

calf shows in his analysis of Berawan mortuary ritual, such local motivations do make sense of the practice, but only in local contexts and in respect of specific cultural configurations; so that there can indeed be no general "explanation" of headhunting—in Insular Southeast Asia or anywhere else.

Hoskins also adverts to specific features of ritual in her comparison of West and East Sumba. Although several binary contrasts invoked by this author appear to be overdrawn and based on insufficient evidence (particularly for eastern Sumba), it is nevertheless interesting how she links the respect with which the severed head is treated in the eastern region with the objective of warfare involving head-taking as a transformation of enemies into members of the victor's domain. In contrast, the disrespect shown to enemy heads by the western Sumbanese is related to the contrasting military aim of defending one's own territory against outsiders. Similar attention to specific aspects of customary treatments of severed heads might have strengthened McWilliam's otherwise excellent demonstration of the importance of the control of war ritual in 19th-century microstate formation on Timor. In this case one wonders whether some sort of war ritual without enemy heads might not have done just as well, since the specific cultural value west Timorese place on severed heads (associated, according to Schulte Nordholt (1971: 350), with "smanaf," or "vital force," and serving as a means of incorporating the victim's spirit into the community's *nono*, or store of fertility) is not mentioned as a significant factor by this author.

The foregoing remarks may suggest that, contrary to indications that traditional headhunting and modern headhunting rumours are disconnected phenomena, the two might yet be reunited by reference to the similar benefits (fertility, vitality, durability) ascribed to the acquisition and use of human heads by perpetrators and the targets of rumours respectively. Yet it would seem that rather more is to be gained by treating the two topics separately, and in quite different comparative frameworks. While anthropologists may understandably sympathize with the subject status of the perpetrators (just as many may feel uncomfortable with the publicity given to actual headhunting in Western colonial representations of the "savage"), the rumours should be recognized for what they are: palpable fictions and symbolic forms of aggression that are better compared with more widespread phenomena such as witchcraft accusations, popular conspiracy theories, beliefs in surgical organ theft and even—in ways Metcalf briefly indicates—certain aspects of millenarian movements.

Apart from issues noted above, the several essays included in the volume concern themselves with other recurrent themes, linking headhunting with slavery and trade, political symbolism, gender and human sacrifice. There is certainly enough here to draw the interest of Southeast Asianists and other anthropologists interested in a variety of topics, quite apart from headhunting. Whether the book isolates anything particularly distinctive to the region (as its title might suggest it should) is however doubtful. I am also not sure that

it tells us very much more about the activity of headhunting, as distinct from the contexts in which it—or stories about it—occur. For the present reviewer a major value of most contributions is the way they suggest alternative possibilities for dealing with the material they address.

References

- Drake, R.A.
1989 Construction Sacrifice and Kidnapping Rumour Panics in Borneo, *Oceania*, 59: 269-79.
- Forth, G.
1991 Construction Sacrifice and Headhunting Rumours in Central Flores (Eastern Indonesia): A Comparative Note, *Oceania*, 61: 257-66.
- Haddon, A.C.
1901 *Headhunters Black, White, and Brown*, London: Methuen.
- Kruyt, A.C.
1922 De Soembaneezen, *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 78: 466-608.
- Schulte Nordholt, H.G.
1971 *The Political System of the Atoni of Timor*, The Hague: Martinus Nijhoff.

Barbara E. Mundy, *The Mapping of New Spain: Indigenous Cartography and the Maps of the Relaciones Geográficas*, Chicago et London: University of Chicago Press, 1996, 281 pages, 40,00\$ U.S. (relié).

Recenseur: *Louise Iseult Paradis*
Département d'anthropologie, Université de Montréal

Non seulement ce livre est-il beau et agréable à parcourir mais son contenu témoigne d'une réflexion fine qui dépasse amplement le thème annoncé par le titre de l'ouvrage, soit la cartographie indigène de la Nouvelle Espagne et les cartes des Relations Géographiques. Ce travail, qui est en fait une version publiée de la thèse de doctorat de Barbara E. Mundy, est un essai sur la rencontre de deux mondes, une anthropologie du contact entre l'Espagne et le Mexique. Dans ce contexte, la cartographie indigène de la Nouvelle Espagne du XVI^e siècle est un support qui se prête particulièrement bien à cette réflexion.

Avant d'élaborer sur les qualités de ce travail, il convient de préciser certains termes et de présenter la démarche de l'auteure. Les Relations Géographiques de la Nouvelle Espagne (1578-1581) sont l'aboutissement d'une politique élaborée par la couronne d'Espagne dont le but officiel visé était la production d'une chronique-atlas des diverses colonies de la Nouvelle Espagne. Parmi les 50 questions formulées par Lopez de Velasco dans le questionnaire des Relations Géographiques, au moins onze demandaient des informations écrites sur la géographie et les items 10, 42 et 47 requéraient explicitement des cartes. Ces dernières sont le point de départ du travail de Barbara E. Mundy: son corpus comprend 69 cartes cataloguées dans l'annexe A. Neuf cartes connues

ont été omises parce que provenant du Yucatan ou du Guatemala et 17 autres n'ont pu être étudiées parce que perdues.

On est amené à l'étude proprement dite de ces documents cartographiques par une longue introduction aux contextes et motivations qui présidèrent à leur création; les trois premiers chapitres de l'ouvrage nous transportent en effet dans l'Espagne du XVI^e siècle, à la grande époque des découvertes de ces nouveaux continents dont elle acquiert le contrôle. Car, c'est en dernière analyse à Philippe II (1556-1598), l'un des dirigeants les plus puissants de son époque, que l'on doit ces Relations Géographiques et les cartes qui font l'objet de cette étude. Son intérêt pour la cartographie était certes légitime mais, plus encore, son désir d'étaler à la face du monde les territoires de la Nouvelle Espagne nouvellement conquis et d'en présenter, au moyen de cartes, un témoignage tangible. L'Europe cartographie beaucoup à cette époque et les méthodes utilisées varient et souvent s'opposent. Déjà quand il s'était agi de représenter spatialement l'Espagne, Philippe II avait eu plusieurs options: projections albertiennes ou euclidiennes, chorographie ou géographie dont les implications idéologiques sont évidentes (cité-État vs État-nation) et représentations spatiales de Ptolémée. Philippe II perpétue le débat en commandant deux atlas – un d'inspiration chorographique et l'autre d'inspiration géographique – pour représenter l'Espagne. Le problème devint autre quand il s'agit de cartographier la Nouvelle Espagne, un territoire situé à des milliers de kilomètres et qu'il n'avait jamais vu.

Le chapitre 2 raconte la petite et la grande histoire des Relations Géographiques. Philippe II confie à ces deux meilleurs cosmographes, Alonso de Santa Cruz et Juan López de Velasco, la tâche de planifier et d'établir une carte du Nouveau Monde. Et tout comme Philippe II, ils devraient le faire sans avoir jamais vu le territoire à cartographier. Les Relations Géographiques ne représenteront qu'une étape dans la réalisation de ce vaste projet. Ne pouvant faire leurs propres observations, Santa Cruz, puis López de Velasco, feront appel à un questionnaire pour leur permettre d'obtenir les informations nécessaires pour élaborer leur carte. Ce que n'avaient prévu ni l'un ni l'autre, c'est que ceux qui répondraient à ce questionnaire ne seraient pas seulement des Espagnols, des personnes de leur propre culture, mais surtout des Indiens ou des Créoles! Il est évident que, dans ces conditions, le projet de cartographie globale du Nouveau Monde dut être abandonné ou remis à plus tard. Mais pour l'anthropologue, l'historien de l'art et, certainement pour Barbara Mundy, ces Relations Géographiques et leurs documents cartographiques constituent un trésor d'information sur les premières décennies de rencontre entre les Indiens et les Espagnols.

Les deux chapitres qui suivent, 3 et 4, nous présentent les auteurs des cartes des RG, d'abord les Espagnols ou Créoles, puis les Indiens. Ce sont les administrateurs locaux qui recevront le questionnaire des Relations. S'ils répondent eux-mêmes à la majorité des questions, ils demandent la plupart du temps aux artistes indigènes de faire les cartes: 32 artistes indiens produiront 45 cartes, soit 65 pour cent de toutes les cartes, alors que 15 artistes non indigènes en pro-

duiront 24, soit 35 pour cent de l'ensemble des cartes (tableau 1, p. 30). Ces derniers font leur cartes en suivant les canons européens sans toutefois le faire avec beaucoup de soin. L'explication qu'en donne l'auteure est que la peinture est du domaine des «Indios» depuis l'époque préhispanique; de plus, les répondants espagnols ou créoles ne sont pas eux-mêmes des cartographes et, donc, imitent, sans les comprendre, les principes rationnels de la cartographie prônés par López de Velasco.

L'examen que fait Mundy des administrateurs responsables de répondre au questionnaire des RG est très révélateur. Les répondants sont généralement créoles, de parents ou grands-parents nés en Espagne, mais eux-mêmes nés au Nouveau Monde. Il s'agit de gouverneurs locaux (*alcaldes mayores ou corregimientos*) dont les salaires sont dérivés de l'argent extrait des populations locales: en soi cette situation mène à l'exploitation et crée un antagonisme entre le gouverneur et la population locale. De plus, les gouverneurs sont nommés par la couronne espagnole pour des périodes relativement courtes, en moyenne de trois ans. Ceci a comme conséquence une connaissance très superficielle des régions, tant physiquement qu'humainement. Les cartes qui en résultent démontrent une faible connaissance des régions et sont une pâle et mauvaise imitation des modèles européens.

Il existe heureusement quelques exceptions à ce modèle. Chavez, *alcalde mayor* de Meztitlan, est le seul répondant à avoir su intégrer cartographie et écriture en appliquant les principes chorographiques de l'Europe et la tradition pictoriale autochtone. Le second exemple concerne un cas exceptionnel où trois *alcaldes* feront appel à un capitaine de passage, Francisco Stoza Gali, pour faire leur carte (cartes de Tlacotalpan, de Coatzacoalcos et, une probable, non signée, dans la RG de Tehuantepec).

Quant aux artistes indigènes, ils jouissaient d'une réputation et d'un statut important au Mexique bien avant l'arrivée des Espagnols. Les documents que nous ont laissés les populations náhuatl accordaient une très grande importance à la représentation pictographique et épigraphique et demandaient à la fois des connaissances et des qualités artistiques aux scribes qui les réalisaient. Ils étaient formés dans des écoles spéciales (*calmecac*) où ils acquéraient les connaissances nécessaires pour réaliser leurs livres.

Il n'est pas étonnant que cette tradition se soit perpétuée après la Conquête. En effet, les peintres indigènes, nous l'avons vu, sont les principaux responsables des cartes des RG. Bien que leurs cartes soient parfois signées (San Agustín, Cano, Bonifacio), c'est avant tout par la représentation de l'espace et par leur style qu'on les reconnaît. Barbara Mundy en trace un portrait informatif dans le chapitre 4. On y apprend, entre autres, que ces artistes, tout comme à l'époque préhispanique, faisaient partie de l'élite indigène. Ils étaient maintenant formés à cet art dans les écoles monastiques dirigés par les ordres mendiants, eux-mêmes associés de très près à la colonisation de la Nouvelle Espagne. Le résultat de cette formation fut un contrôle à la fois des conventions artistiques de leur monde et des conventions domi-

nantes de l'Europe; on verra dans les cartes ce mélange de perception «préhispanique» et l'idée que se faisaient ces cartographes de ce qu'ils voulaient représenter ou, comme le dit Mundy, de ce qu'ils croyaient être les attentes des Espagnols.

Suite à cette présentation détaillée des auteurs des RG et de ses cartes, Barbara Mundy fait une étude poussée de leur contenu dans les chapitres 5 et 6. On y apprend comment dans les cartes s'articulent les traditions préhispaniques et espagnoles et on y voit se manifester le jeu des contextes sociaux et politiques. L'héritage préhispanique est présent non seulement par l'incorporation d'éléments de l'iconographie et de l'écriture pictographique indigène mais par l'illustration même de l'espace dans les cartes. Ainsi, à la question n° 10 où l'on demande une carte de la ville, ce sera systématiquement une cartographie de la communauté qui sera fournie. Ce focus sur la communauté est un trait caractéristique des représentations préhispaniques de l'espace; l'*altepetl* correspond à la façon dont les Náhuas perçoivent la communauté dans le Mexique central, une entité politiquement autonome composée de diverses sections (*calpulli*) avec son mythe d'origine et ses dieux. C'est dans les cartes que l'on voit spécifiquement comment les communautés de la Nouvelle Espagne expriment leur identité (*sense of self*) en relation avec l'espace qu'elles occupaient. Mundy propose deux façons de représenter cette communauté, toujours en continuité avec la tradition préhispanique: les histoires cartographiques qui illustrent l'établissement de la communauté, les événements historiques ainsi que la définition du territoire par ses limites spatiales et les cartes sociales (*social settlement maps*) qui mettent l'accent sur l'organisation des groupes dans leur espace habité.

Le chapitre 6, qui porte plus spécifiquement sur la langue et les toponymes dans les RG, est tout à fait fascinant. Cette analyse de contenu illustre, une fois encore, la rencontre de deux traditions d'écriture et met en évidence les rapports de pouvoir entre colonisés et colonisateurs. Les cartes des RG combinent l'écriture préhispanique (*picture writing*) et l'écriture phonétique. Le système d'écriture utilisé dans le Mexique central se composait d'un mélange de logogrammes et d'images qui servait en fait d'aide-mémoire plus que d'un texte détaillé pour une culture qui valorisait énormément la parole et le discours. Dans les cartes des RG, les toponymes seront le plus souvent représentés par des logogrammes náhuatl; il y a également quelques exemples d'inscriptions náhuatl écrites alphabétiquement: elles adoptent une forme nominative (noms des dirigeants locaux), descriptive (addition d'information topographique ou démographique aux glyphes) et même historique. C'est dans ces dernières où l'on voit comment les artistes indigènes tentaient de représenter les narrations orales qu'inspiraient les cartes traditionnelles. L'utilisation des textes náhuatl montre que les artistes comprenaient l'importance de l'écriture alphabétique; ceux-ci resteront toutefois énigmatiques pour les colonisateurs.

On trouve également des inscriptions espagnoles dans les cartes des RG. Si les textes náhuatl transcrivent ce qui était autrefois l'accompagnement oral aux cartes, les textes

espagnols visent davantage à remplacer les textes logographiques. Ils ont également comme objectif d'inscrire la communauté dans un système plus vaste de relations spatiales, celui de la Nouvelle Espagne, décrivant ainsi le nouvel ordre social. Un autre indice du nouvel ordre social est la présence d'une nouvelle catégorie d'informations: la propriété privée.

Les cartes des RG sont le reflet de la rencontre de deux cultures et des conséquences de la conquête espagnole; on y entend toutefois encore très clairement la voix préhispanique. Ce n'est pas le cas de toutes les cartes réalisées au XVI^e siècle par des artistes indigènes au service du nouvel ordre social. Ainsi, dans le chapitre 7, Mundy s'emploie très efficacement à démontrer que des cartes *mercedes*, répondant à des politiques de distribution de terres et de propriété privée, présentent un paysage de la Nouvelle Espagne qui n'était plus perçu à travers les yeux des populations indigènes qui l'avaient peuplée.

Il n'est donc pas étonnant que les RG et leur cartes aient reçu un accueil plutôt froid en Espagne et qu'ils aient très vite pris le chemin des archives. Ils ne répondaient pas au projet de représentation cartographique de la Nouvelle Espagne demandé par Philippe II. Par bribes, c'était une Nouvelle Espagne balkanisée, une mosaïque de communautés qui apparaissait. On ne reconnaissait pas une nation, une unité dans la représentation de la Nouvelle Espagne mais plutôt l'héritage préhispanique d'un territoire composé de multiples traditions culturelles. L'utilisation d'inscriptions en langue espagnole, de toponymes espagnols et d'éléments totalement absents de la tradition préhispanique, comme la propriété privée, indique la lente pénétration de l'idéologie dominante espagnole dans le monde des représentations de la jeune colonie novo-hispanique. Cette pénétration ne restera toutefois timide qu'un certain temps.

Cet ouvrage pourrait n'être qu'une étude fouillée et complète d'un thème circonscrit, les cartes des RG; et ce serait très bien ainsi. Mais c'est beaucoup plus que cela; il nous fait voyager, nous décrit les concepteurs et leur grand projet, nous ramène en Nouvelle Espagne pour nous faire connaître les contextes et les artisans des cartes, et nous entraîne finalement dans l'examen des documents proprement dits. Plus que tout cela, c'est une réflexion sur la rencontre entre deux cultures, entre deux systèmes de représentations, et sur la dynamique de cette rencontre. Je terminerai en disant que si vous avez aimé ce livre et son thème, je recommande beaucoup la lecture d'un autre livre qui poursuit (ou précède) cette réflexion, *La conquête de l'imaginaire*, de Serge Grusinski.